

**3 . ASPECTS DE LINGUISTIQUE
APPLIQUÉE**

VERS UNE APPROCHE CONTRASTIVE DE LA PÉDAGOGIE DES TEMPS VERBAUX FRANÇAIS DANS UN MILIEU AFRICAIN FRANCOPHONE

Je me propose de traiter de la pédagogie des temps verbaux français en milieu africain francophone. Dans cette perspective, le modèle linguistique de référence qui servira de support théorique à cette étude est la Psychomécanique de G. GUILLAUME.

D'entrée de jeu, un certain nombre de questions se posent. Pourquoi recourir à la démarche contrastive au moment où l'on expérimente en pédagogie africaine du français les méthodes communicatives ? Ces dernières, je n'en doute pas, développent chez l'élève africain francophone une compétence communicative qui lui permet de s'adapter sélectivement à toutes situations d'énonciation. Par ailleurs, comment justifier la référence au modèle guillaumien, est-il compatible avec les démarches strictement pédagogiques alors qu'il est défini essentiellement comme un modèle de langue ? Peut-il, sur le plan théorique, rendre compte du système de représentation des modes, temps et aspects des langues africaines ?

Au cours des toutes premières années des indépendances africaines, les responsables politiques chargés de la conception et de la mise en oeuvre d'une politique éducative n'avaient pas cru devoir changer le dispositif colonial dans l'enseignement du français. La méthode était toujours directe, jusqu'aux récents bouleversements introduits par la linguistique structurale. Les modalités d'apprentissage du français commencent, dès lors, à changer. Les cours de grammaire, plus spécialement, ceux de syntaxe sont organisés selon un ensemble de procédures formelles et explicites. Toutefois, les performances linguistiques des élèves n'étaient pas à la mesure des espoirs des responsables politiques. Les recherches récentes dans le domaine de l'énonciation, des actes de langage et de la pragmatique linguistique ont dévoilé la complexité des conditions de production des énoncés. L'enseignant de français tend donc dans sa démarche à prendre en charge les besoins des apprenants en développant par des procédures appropriées une réelle compétence de communication.

Or donc, il ne conviendrait pas de perdre de vue que la démarche communicative présuppose, en concevabilité commune, un système de représentation qui conditionne la communication ou tout

simplement le discours. La pratique pédagogique doit donc se référer à un cadre théorique ; et partant, le didacticien tient compte dans sa démarche des exigences d'un modèle de langue et des modalités de son exploitation en situation de communication véritable ou simulée. Le recours à un modèle de langue définissant le cadre théorique qui éclaire les conduites pédagogiques s'impose nécessairement. Pour l'enseignement des temps verbaux français, ce modèle de langue est la Psychomécanique de G. GUILLAUME. Il permet d'expliquer de façon satisfaisante les multiples effets de sens discursifs à partir d'une seule valeur fondamentale de langue qui est le signifié de puissance.

Cependant, un cours sur l'emploi des temps verbaux ne saurait se concevoir en Afrique indépendamment des langues africaines. Le didacticien doit pouvoir tirer profit de l'acquis du substrat linguistique de l'élève tout en suscitant en lui une exigence de créativité. Et du coup, l'enseignement du français en milieu africain francophone doit s'appuyer solidairement sur les langues africaines.

Le modèle guillaumien peut-il s'ouvrir aux langues africaines ? Peut-il par là devenir le support théorique des études et des pédagogies contrastives ? Au regard des évolutions actuelles, les linguistes guillaumiens font s'ouvrir la théorie à d'autres champs : énonciation, pragmatique, analyse des langues africaines. Un maniement judicieux et prudent des concepts opératoires guillaumiens permet une compréhension suffisante et éclairante du système de fonctionnement des langues africaines. Certaines études le prouvent amplement. Qu'il me suffise de citer, sans pour autant épuiser le registre, les articles de Y. CADIOU¹, de P. NKANIRA², de E.M. SHIMAMUNGU³ et la thèse de J. TABI-MANGA⁴.

Je me propose donc, tout en prolongeant les aperceptions théoriques de ma thèse, d'explorer la pertinence sur le plan pédagogique d'une approche contrastive des temps français dans le cadre guillaumien. La langue africaine qui servira d'appui dans l'analyse est l'ewondo⁵. Aussi commencerai-je par rappeler brièvement les acquis de la chronogénèse guillaumienne ; ensuite, je tracerai les contours théoriques d'une spatialisation du temps en ewondo pour proposer enfin des solutions relatives aux difficultés qu'éprouvent les élèves africains francophones.

I. RAPPEL DES ACQUIS DE LA CHRONOGÉNÈSE

Les données essentielles de la spatialisation française du temps ressortissent à la chronogénèse. G. GUILLAUME s'est employé, à maintes reprises, à définir clairement cette notion. Dans ses leçons, il la perçoit comme :

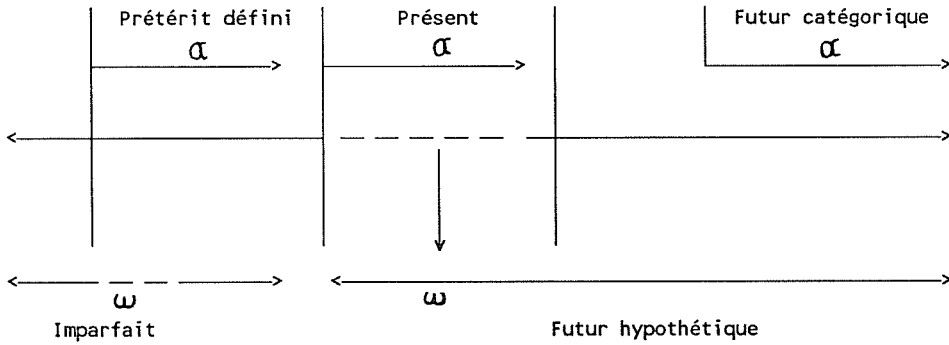
"l'opération de pensée formatrice du temps"⁶

Il rapporte dans *Temps et Verbe* cette formation de l'image-temps à un axe longitudinal nommé axe chronogénétique. Au cours de cette opération chronogénétique, la pensée engagée dans la construction de l'image-temps se rend compte de son activité par des coupes transversales, interceptives qui sont au nombre de trois. A ces trois chronothèses guillaumiennes s'attache une sémiologie spécifique et observable dont l'ensemble constitue les modes de langue. Ainsi, l'image temporelle, en systématique française, est vue successivement en position initiale, médiane et finale.

La première chronothèse livre une image du temps en puissance "in posse" correspondant au mode quasi-nominal dont l'infinitif et le participe constituent les formes essentielles. Ce mode, virtuel par nature, ne connaît pas la distinction des époques temporelles et de la personne grammaticale.

La seconde chronothèse donne une image du temps en devenir "in fieri". Elle correspond au mode subjonctif. Ce dernier, bien que virtuel comme le précédent, représente qualitativement un progrès dans la mesure où, dans ce mode, apparaît la catégorie de la personne qui en termes guillaumiens éprouve le temps d'une façon contrastée. Aussi distingue-t-on un subjonctif athématique, ascendant ; et un subjonctif thématique, décadent.

La troisième chronothèse fournit enfin une image du temps en être "in esse" correspondant au mode indicatif. C'est la phase finale de l'opération chronogénétique. Ce mode du temps actualisé comprend cinq formes : un présent, deux passés, et deux futurs. C'est autour du présent que s'ordonnent les autres formes indicatives. Il constitue ainsi l'axe de la symétrie de l'entier du système indicatif. Soit figurativement, d'après G. MOIGNET :



Comme le suggère ce schéma, le présent est séparateur des époques de la durée. Par sa position entre le passé et le futur. Il s'agit en fait d'un présent étroit, limité par les deux époques collatérales entre lesquelles il s'inscrit. Ce présent est par nature différent du passé et du futur. Alors que le présent renvoie à du temps vécu, le passé signifie du temps révolu, du temps de mémoire ; et le futur représente le temps d'imagination, un temps non vécu et qui n'existe pas encore. Le présent linguistique français, par sa position, est composé d'une parcelle de futur associé à une parcelle de passé. Ce sont les chonotypes

α et ω ; et la formule de composition du présent est la suivante : $PR = \alpha + \omega$. Cette composition permet extensivement de séparer dans les époques collatérales passée et future deux niveaux temporels : α ou incident et ω ou décadent.

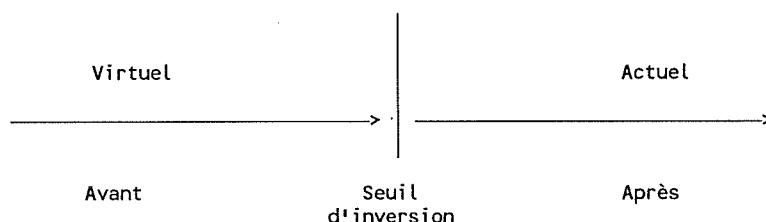
En ce qui concerne l'impératif, la systématique guillaumienne le considère non comme un mode de langue, mais comme un mode de discours. Il n'existe qu'en tant qu'effet de sens. En fait, en français, l'impératif n'a pas de sémiologie qui lui soit propre. Il l'emprunte soit à l'indicatif soit au subjonctif.

II. ESSAI DE SPATIALISATION DU TEMPS EN LANGUE EWONDO

En règle générale, l'ewondo a une expérience tripartite du temps. Les procès se distribuent en trois registres temporels. Ces repères constituent des époques temporelles : le présent, le passé et le futur.

Cependant, cette visualisation représente l'achèvement de la construction de l'image-temps. Mais, l'atteinte de ce point est tardive,

en pensée. Cette actualisation temporelle ressortit indiscutablement au mode indicatif. Elle présuppose une virtualité antérieure, obligée. Car le processus va du virtuel à l'actuel. Soit en représentation :



L'ordination virtuel (avant notionnel)/actuel (après notionnel) fait apparaître l'existence des modes virtuels opposés au mode du temps actualisé. Examinons cette proposition.

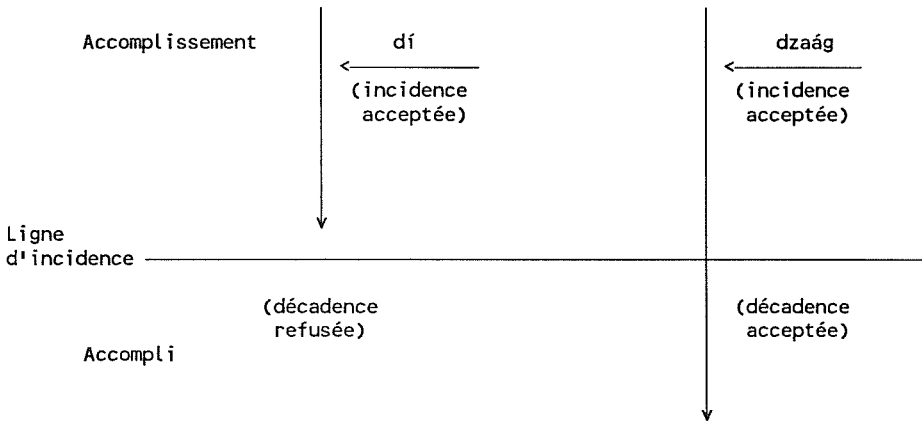
La langue ewondo compte deux modes virtuels : le mode verbo-nominal et le subjonctif.

A) Le mode verbo-nominal

Il comporte l'infinitif et le participe. Ce mode représente, en pensée, un seuil d'inversion à l'égard de deux champs notionnels essentiellement différents : l'espace et le temps. Aux notions philosophiques d'espace et de temps, correspondent sur le plan grammatical le nom et le verbe.

L'infinitif ewondo remplit les deux fonctions nominale et verbale. D'où sa nature verbo-nominale. Dans l'exercice de sa fonction verbale, il signifie un procès en devenir, en puissance. L'infinitif *dí* signifie notionnellement la virtualité de "manger" et non l'acte. L'image qu'il laisse dans l'esprit est celle d'un procès en attente d'actualisation.

Le participe relève de la même virtualisation. Cependant, la forme *dzaág* "mangeant", bien que virtuelle par nature, permet une image verbale différente. Elle est vue successivement en deux états : tension et détension. La détension correspond à la phase accomplie tandis que la phase tension ressortit à la phase d'inaccompli. Soit en représentation et comparativement avec la forme infinitive :



B) Le mode subjonctif

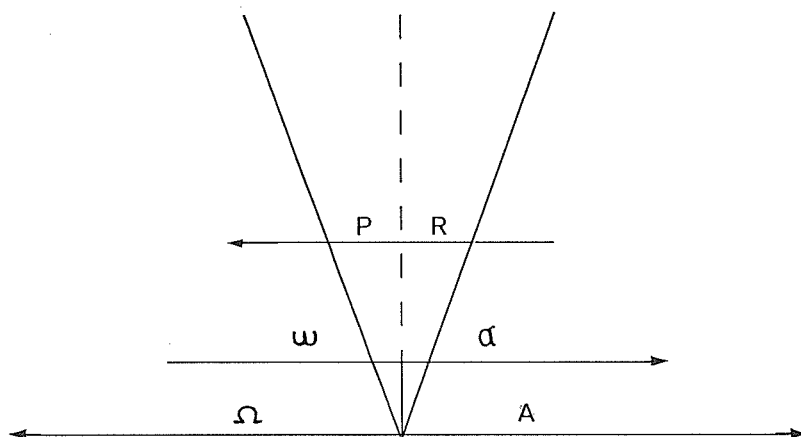
Le mode subjonctif ewondo reste un mode essentiellement virtuel. On entend qu'il ne discrimine pas en son sein les époques de la durée.

A l'inverse du subjonctif français, le subjonctif ne comporte qu'une seule forme : *m é di* "que je mange". Bien que virtuel comme le mode verbo-nominal, le subjonctif ewondo se distingue de ce dernier par l'avènement de la personne qui, ici, éprouve le temps de façon unidirectionnelle. La personne grammaticale reste donc un support, un repère pour tout procès énoncé au subjonctif. A partir de ce repère, le subjonctif est conçu comme un champ d'activité orienté vers l'avenir, et non limité dans sa direction.

C) Le mode du temps actualisé : l'indicatif

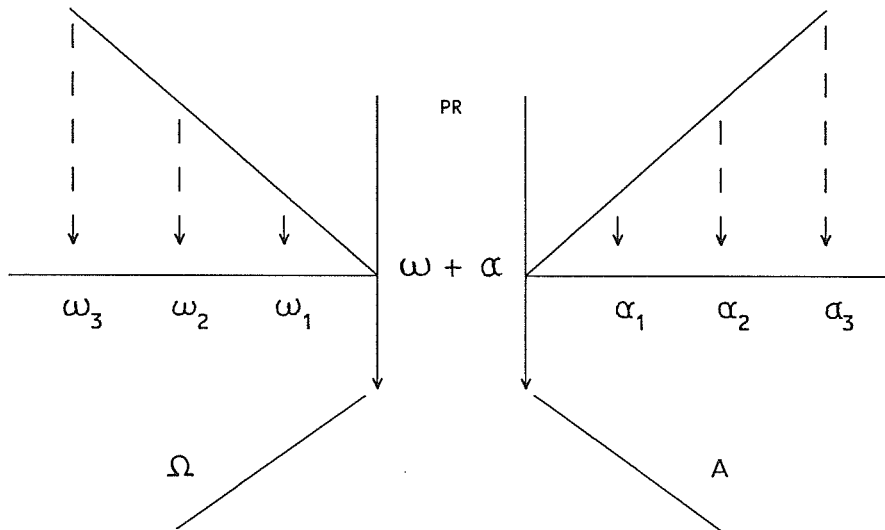
L'indicatif, qui est le mode du temps actualisé, comporte avant tout le temps présent. Celui-ci correspondant à l'instant de parole, au temps bien réel, comporte par composition une certaine étendue, puisque notionnellement, il constitue la limite continuellement franchie entre le temps qui n'existe pas encore et le temps qui a existé. Aussi, ce présent est-il, par composition et par nécessité obligée, fait d'une parcelle (et non l'entier) de futur associée à une parcelle de passé. Ce sont ces parcelles constitutives du présent que G. GUILLAUME appelle des chronotypes α et ω . Ainsi, α correspond à

la partie du présent qui est accomplissement et ω à la partie du présent qui est déjà accomplie :



Outre le présent (*m ə a di*), l'indicatif ewondo compte trois formes passées appelées ω_1 (*m ə ə́ di*), ω_2 (*m ə á di*), ω_3 (*m ə ngá di*) et trois formes futures appelées α_1 (*m ə ayi di*), α_2 (*m ə ñ di*) et α_3 (*m ə ngaá di*). L'organisation indicative est symétrique et équilibrée.

ω_1 est la forme du passé la plus proche du présent. Elle signifie le passé récent ou le passé d'aujourd'hui. Elle s'oppose ainsi, du point de vue aspectuel, au passé d'hier ou ω_2 et au passé lointain ou ω_3 . Le futur, bien que construit symétriquement au passé, est notionnellement différent de lui ; car, il signifie de l'hypothèse, mais de l'hypothèse probable. La quantification de l'hypothèse est fonction de la distance par rapport au présent. Ainsi, α_1 , plus proche du présent représente un quantum maximal de probabilité par rapport aux formes α_2 et α_3 qui signifient respectivement une teneur moyenne et minimale de probabilité. Soit figurativement :



III. POUR UNE STRATÉGIE CONTRASTIVE

La rénovation des méthodologies d'enseignement du français s'impose à l'heure actuelle en Afrique noire francophone. L'une des voies de cette rénovation, me semble-t-il, est la stratégie contrastive. Elle n'est point exclusive d'autres approches ; mais peut devenir une composante complémentaire dans un projet pédagogique d'ensemble.

La démarche contrastive, en pédagogie, éclaire, de façon satisfaisante, la fonction de la langue maternelle, L_1 dans l'assimilation consciente des structures de la langue seconde L_2 . A travers la perception des convergences et des divergences structurelles des langues en présence, la composante contrastive permet de comprendre et d'expliquer la plupart des difficultés rencontrées par des apprenants. Pour ce qui est de la pédagogie des modes, temps et aspects, cette démarche doit s'appuyer sur la chronogénèse.

Mais, la chronogénèse guillaumienne peut-elle activer et dynamiser l'enseignement du français ?

Je pense qu'elle le peut même si jusqu'à présent les pédagogues et rédacteurs de manuels ne perçoivent pas encore la relation tonifiante entre la théorie linguistique de G. GUILLAUME et l'apprentissage des langues ; comme l'écrit fort opportunément J. BOULOFFE :

"Cependant aucun pédagogue n'a jusqu'ici, à notre connaissance, analysé le rapport entre la théorie linguistique de GUILLAUME et l'apprentissage des langues vivantes. Les allusions à la psychomécanique demeurent occasionnelles, timides, marginales"⁷.

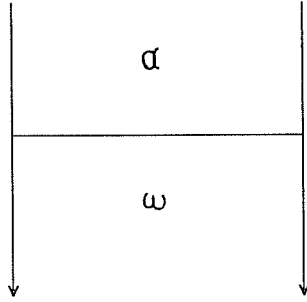
Mieux que les linguistiques structurale et transformationnelle, la linguistique guillaumienne peut accomplir heureusement cette mission pédagogique. C'est avant tout une linguistique de la langue ; puis ensuite une linguistique du discours. Elle définit d'abord, en pensée, les conditions d'emploi, invariantes et puissancielles, qui éclairent, sur le plan explicatif, la multitude des effets de sens du discours. Ce principe de ramener le multiple et le divers à l'unité est pédagogiquement rassurant au-delà même de l'exigence de cohérence scientifique.

Cependant, sur le plan de la pratique pédagogique, je reste fondamentalement d'accord avec R. LESAGE⁸. S'agissant de l'application de la théorie, la Psychomécanique a besoin d'être remaniée. L'application intégrale d'une théorie linguistique dans l'enseignement comporterait des risques énormes. C'est pourquoi les pédagogues n'empruntent pas les mêmes itinéraires que les théoriciens.

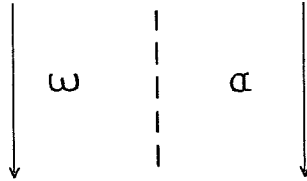
Ainsi, à travers les spatialisations française et ewondo du temps, dans une perspective guillaumienne, se dégagent des lignes de convergence et de divergence qui peuvent utilement servir d'appui à toute pédagogie des modes et temps verbaux français. L'opposition fondamentale entre les deux systèmes réside dans le fait que la systématique française est temporelle alors que la systématique ewondo ou bantou est aspectuelle par nature. Tout professeur de français dans une aire linguistique à dominante bantou doit être particulièrement attentif à cette divergence.

Cette opposition pourrait s'expliquer à titre d'exemple, par une interprétation différente du rôle et de la fonction du présent dans l'indicatif.

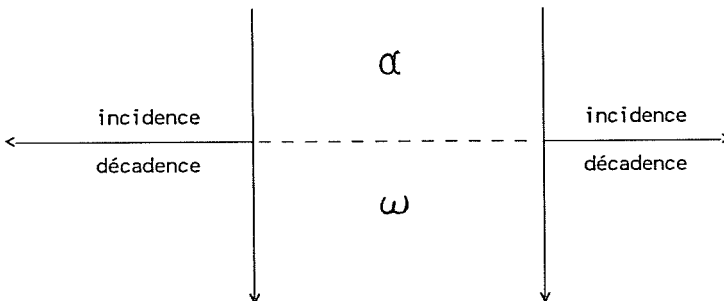
En représentation guillaumienne, le présent français se caractérise par son étroitesse très poussée. C'est cette dernière qui fonde la disposition longitudinale des chronotypes ω et α ; d'où sa verticalité obligée. Soit en figure :



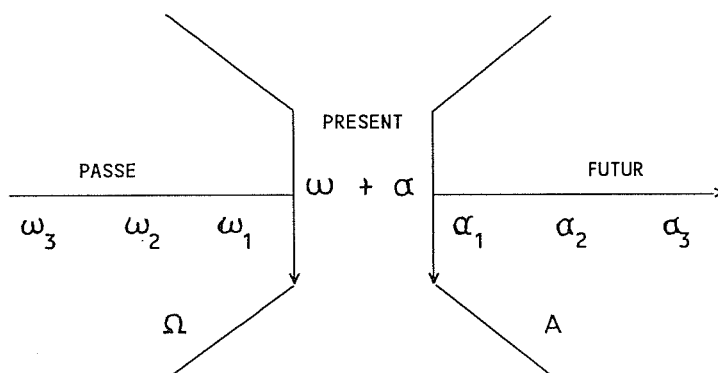
alors qu'en ewondo les chronotypes connaissent une disposition horizontale et juxtaposée :



L'opposition verticalité française/horizontalité ewondo entraîne une disposition différente en système des temps grammaticaux. La verticalité du présent français l'amène à distinguer, par extrapolation, deux niveaux temporels : incidence et décadence :



En ewondo, du fait de l'horizontalité du présent, il n'y a pas dans les plans Futur et Passé de distinction des niveaux d'incidence et de décadence. De sorte que les temps grammaticaux ne s'ordonneront pas semblablement en français et en ewondo. Alors qu'en français, les tiroirs grammaticaux vont s'ordonner autour des niveaux incidence/décadence épousant ainsi la configuration verticale du présent, les temps grammaticaux ewondo, plutôt, les tiroirs aspecto-temporels ewondo, connaissent une disposition plane qui reste à l'image du présent.



Le système ewondo ne connaît donc pas de forme traduisant le glissement de α dans le passé. Ce qui existe naturellement en français au niveau du Passé simple qui est finalement construit sur incidence positive sur décadence nulle. Les formes du passé ewondo ω_1 , ω_2 , et ω_3 signifient de l'accompli. Leur gradation dénote le quantum d'accompli que chaque forme involue. Ce quantum d'accompli est fonction du degré de distance par rapport au sujet parlant qui se situe dans l'instant To correspondant au présent. Plus on s'éloigne du présent, plus il y a surcharge d'accompli. Aussi, l'opposition, en ewondo, entre les plans A et Ω est-elle de l'ordre du Perfectif/Imperfectif. C'est moins une opposition temporelle qu'aspectuelle. C'est la raison pour laquelle les passés ω_1 , ω_2 et ω_3 sont rendus en français par le Passé composé et très difficilement par le Passé simple. Les professeurs de français dans les classes de 3e, 4e, 5e et 6e ne doivent plus

s'étonner si dans les rédactions et les narrations de leurs élèves bantou le temps dominant est le Passé composé.

L'on comprend, dès lors, pourquoi dans cette aire linguistique, la distribution (suggérée par E. BENVENISTE) des temps grammaticaux selon le paradigme Passé simple = RECIT/Passé composé = COMMENTAIRE est difficilement applicable. Le recours à la langue maternelle éclaire cette difficulté.

Toutefois, les divergences entre les deux systèmes ne sauraient masquer les lignes de convergence. Je prends à titre d'exemple l'infinitif. A ce niveau, une pédagogie ou plutôt une leçon sur les valeurs de l'infinitif ne saurait poser de problèmes fondamentaux étant donné la place qu'occupe l'infinitif dans les deux systèmes verbo-temporels. En effet, l'infinitif français et ewondo traduit en lui-même un niveau-seuil. Plus exactement un seuil d'inversion. A la fois, un *terminus ad quem* du point de vue nominal et un *terminus a quo* du point de vue verbal. De cette constatation, je relève que les deux infinitifs sont à même de remplir les fonctions nominales et verbales dans le discours. Lorsqu'ils remplissent une fonction verbale, ils dénotent un procès essentiellement virtuel. La tension verbale est tout entière maintenue en A, dans le champ de l'incidence, sans être versée, aussi peu que ce soit, en Ω , c'est-à-dire en décadence. Ce qui explique que les deux infinitifs français et ewondo, virtuels par nature, exigent un appel de réalisation ou d'actualisation du procès dont ils sont porteurs.

Sur le plan de l'expression des valeurs nominales, l'infinitif français est précédé d'un article à valeur généralisante au sens guillaumien. On dit par exemple : "le manger", "le dîner", "le coucher". Cette mutation discursive ne peut surprendre et étonner un élève ewondophone. Car le processus morphologique est fondamentalement le même. L'infinitif ewondo, en emploi nominal, est précédé d'un préfixe de classe. Il s'agit du préfixe "a". Il est en langue ewondo, et même dans les reconstitutions du Bantou commun, l'indicateur de la 5ème classe nominale. Aussi, l'infinitif "a di", équivalent morphologique, sémantique du français "le manger", est-il un substantif de la 5ème classe. Dans cette perspective, le préfixe de la 5ème classe nominale "a" joue sur le plan du discours, analogiquement, le rôle d'un actualisateur de généralisation "le". Ces actualisateurs joueraient, mutatis mutandis, le rôle d'un translatif dans la Grammaire dépendance⁹.

Sans épuiser l'inventaire des lignes de convergence et de divergence entre les deux langues et sur lesquelles s'appuie une pédagogie contrastive, il me semble que cette dernière préfigure d'excellents résultats au niveau des apprenants. D'une façon générale, il convient que l'enseignement du français prenne solidement appui sur les langues maternelles africaines. En fait, le français y trouverait une autre justification, la problématique de son enseignement serait ainsi redéfinie en fonction du nouveau contexte et sur les bases plus saines et heureusement plus équilibrantes.

Jean TABI-MANGA
ENS/FLSH
Université de Yaoundé

BIBLIOGRAPHIE

- BOULOFFE (J.), 1981, "Pour une approche psychomécanique de la pédagogie des langues vivantes", in *Langage et Psychomécanique du langage*, Pour R. Valin, P.U. de Lille et P.U. Laval, Québec, pp. 465-478.
- CADIOU (Y.), 1981, "Virtuel et actuel en gbaya buli", in *Langage et Psychomécanique du langage*, Pour R. Valin, P.U. de Lille et P.U. Laval, Québec, pp. 345-365.
- DUMONT (P.), 1983, "Le français et les langues africaines au Sénégal", ACCT, Karthala, Paris, 380 pages.
- GLATIGNY (M.), 1981, "Psychomécanique et enseignement des temps verbaux en français", in *Langage et Psychomécanique du langage*. Pour R. Valin, P.U. de Lille et P.U. Laval, Québec, pp. 445-456.
- GUILLAUME (G.), 1929, *Temps et verbe. Théorie des aspects et des temps suivie de l'architecture des temps dans les langues classiques*, H. Champion, Paris, 66 pages.
- GUILLAUME (G.), 1971, *Leçons de linguistique 1948-1949. Structure sémiologique et structure psychique de la langue française*, t. 1, P.U. Laval, Québec, Paris, Klincksieck, 269 pages.
- GUTHRIE (M.), 1967, "Comparative bantu", Part. I, volume 1. *The comparative linguistics of the bantu languages*. Gregg Press LTD, 148 pages.
- IMBS (P.), 1960, *L'emploi des temps verbaux en français moderne*, Paris, Klincksieck, 169 pages.
- LESAGE (R.), 1981, "La chronogénèse peut-elle servir à l'enseignement ?", in *Langage et Psychomécanique du langage*. Pour R. Valin, P.U. de Lille et P.U. Laval, Québec, pp. 450-464.

NKANIRA (P.), 1984, "La valeur sémiologique et la position du ton dans les formes grammaticales du verbe en Kirundi", in *Systématique du langage I*, présenté par R. LESAGE, P.U. de Lille, pp. 95-110.

SHIMA MUNGU (E.M.), 1988, "Mode ou modalité ? Spatialisation du temps en kinyarwanda", in *Bulletin* n°5, en collaboration avec l'U.A. 1030 du CNRS. Association internationale de psychomécanique du langage, Paris, pp. 129-165.

TABI-MANGA (J.), 1986, *Etude comparée du système verbo-temporel du français et de l'ewondo (Etude guillaumienne)*, Thèse de Doctorat d'Etat, Paris, Sorbonne, Paris IV, 722 pages.

NOTES

1. CADIOU (Y.), "Virtuel et actuel en gbaya buli", in *Langage et Psychomécanique du langage*, Pour R. Valin, P.U. de Lille et P.U. Laval, pp. 345-365, 1981.
2. NKANIRA (P.), "La valeur sémiologique et la position du ton dans les formes grammaticales du verbe en kirundi", in *Systématique du langage*. Textes présentés par R. Lesage, P.U. de Lille, pp. 95-100, 1984.
3. SHIMA MUNGU (E.M.), "Mode ou modalité ? Spatialisation du temps en kinyarwanda", in *Association internationale de Psychomécanique du langage*, Bulletin n° 5, 1988 en collaboration avec l'U.A. 1030, CNRS, pp. 129-145.
4. TABI-MANGA (J.), *Etude comparée du système verbo-temporel du français et de l'ewondo* (Etude guillaumienne), Thèse de Doctorat d'Etat, Paris-Sorbonne, Paris IV, 1986, 722 p.
5. Le terme ewondo est à la fois un toponyme, un ethnonyme et un glossonyme. Il désigne la langue parlée dans la région de Yaoundé (au Cameroun). Du point de vue typologique, c'est une langue bantou qui est classée A-70 dans la classification de M. GUTHRIE.
6. GUILLAUME (G.), *Leçons de linguistique. Structure sémiologique et structure psychique de la langue française*, t.1, p. 88.
7. BOULOFFE (J.), "Pour une approche psychomécanique de la pédagogie des langues étrangères", in *Langage et Psychomécanique du langage*, Pour R. Valin, p. 465.
8. LESAGE (R.), "La chronogénèse peut-elle servir à l'enseignement ?", in *Langage et Psychomécanique du langage*, Pour R. Valin, p. 463.
9. Dans le cadre du modèle de dépendance de L. TESNIERE cette mutation catégorielle au niveau du discours est le résultat d'une opération de translation. Celle qui permet d'obtenir un substantif verbal, comme l'écrit L. TESNIERE : "Lorsque la translation du verbe en substantif est très avancée et que les caractéristiques verbales du nucleus ont complètement cédé la place aux caractéristiques substantivales, on a affaire à un substantif, qui ne se distingue plus d'un

substantif ordinaire que par les liens morphologiques qu'il garde avec le verbe et par la conscience que les sujets parlants conservent de son origine verbale. C'est ce qu'on appelle le substantif verbal." (in *Éléments de syntaxe structurale*, Edit. Klincksieck, Paris, 2e éd., 1976, p. 420). Dans cette perspective, les actualisateurs français - *le* et ewondo (ou bantou) - *a* - se comportent syntaxiquement comme des translatifs ainsi que le témoignent les stemmas suivants :

